

Corpus :

Texte 1 : Victor Hugo « *Melancholia* » Les Contemplations 1856.

Texte 2 : Charles Baudelaire, « *Le Joujou du pauvre* » Le Spleen de Paris (Petits poèmes en prose) 1861

Texte 3 : Arthur Rimbaud, « *Les Effarés* » Poésies 1871

Texte 4 : Jules Laforgue (1860-1887) « *La chanson du petit hypertrophique* » Premiers poèmes.

Question de corpus : 4 points.

A l'aide de quels procédés chaque poète évoque-t-il la pauvreté ?

Sujets au choix : 16 points.

1. Commentaire : Vous ferez le commentaire du texte de Charles Baudelaire **des lignes 15 à 40.**

2. Écriture d'invention : Un jeune lycéen écrit la préface d'un recueil de poèmes destiné à la jeunesse et défend son point de vue : la poésie peut intéresser le jeune public aujourd'hui. Rédigez cette préface. Votre texte fera plus de 80 lignes.

3. Dissertation : Le poète doit-il nécessairement s'inspirer de la réalité pour écrire ? Vous répondrez à cette question à l'aide des textes du corpus et de vos connaissances.

Texte 1: Victor Hugo « *Melancholia* » Les Contemplations 1856

Dans ce long poème de 336 vers, Victor Hugo dénonce la pauvreté. Le travail des enfants est un aspect particulièrement révoltant des misères humaines que le poète décrit.

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?

Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules;

Ils s'en vont, de l'aube au soir, faire éternellement

Dans la même prison le même mouvement.

Accroupis sous les dents d'une machine sombre,

Monstre hideux, qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,

Innocents dans un baigne, anges dans un enfer,

Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.

Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.

Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.

Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.

Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !

Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,

Notre Père, voyez ce que nous font les hommes ! »

O servitude infâme imposée à l'enfant !

Rachitisme ! Travail dont le souffle étouffant

Défait ce qu'a fait Dieu, qui tue, œuvre insensée,

La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,

Et qui ferait- c'est là son fruit le plus certain !-

D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !

Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,

Qui produit la richesse en créant la misère,

Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !

Progrès dont on demande: « Où va-t-il? Que veut-il ? »

Qui brise la jeunesse en fleur ! Qui donne , en somme,

Une âme à la machine et la retire à l'homme !

Que ce travail, haï des mères, soit maudit !

Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,

Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !

O Dieu ! Qu'il soit maudit au nom du travail même,

Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,

Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux!

1. Airain : bronze.

2. Opprobre : honte.

3. Blasphème : insulte à Dieu.

Texte 2: Charles Baudelaire, « Le Joujou du pauvre », Le Spleen de Paris 1861.

Dans ce poème en prose, le poète Charles Baudelaire évoque une scène de jeux entre deux enfants, de milieux sociaux différents.

[...]

Sur une route derrière la grille d'un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d'un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

Le luxe, l'insouciance, le spectacle habituel de la richesse rendent ces enfants-là si jolis, qu'on les croirait faits d'une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

A côté de lui, gisait sur l'herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d'une robe pourpre, et couverts de plumets et de verroteries. Mais l'enfant ne s'occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu'il regardait :

De l'autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un oeil impartial découvrirait la beauté, si, comme l'oeil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère;

A travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande roue et le château, l'enfant pauvre montrait à l'enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c'était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

Et les deux enfants se riaient l'un à l'autre fraternellement, avec des dents d'une égale blancheur

Texte 3: Arthur Rimbaud, « Les Effarés », Poésies 1871.

Ecrit comme tous les autres poèmes dans son adolescence, ce poème relate une scène où cinq petits enfants misérables regardent un boulanger faire son pain.

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits,- misère !-
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise, et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Chante un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein.

Et quand, pendant que minuit sonne,
Façonné, pétillant et jaune,
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,
Changent les croûtes parfumées,
Et les grillons,
Quand ce trou chaud souffle la vie
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons.

Ils se ressentent si bien vivre,

Les pauvres petits pleins de givre !
-Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au grillage, chantant des choses,
Entre les trous,

Mais bien bas,- comme une prière...
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

- Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,
- Et que leur linge blanc tremblotte
Au vent d'hiver...

1. Ravie : en extase, fait écho au titre du poème qui montre les enfants comme ébahis, stupéfaits.
2. Haillons : vêtements déchirés.
3. Linge : carré de coton dont on **emmaillote** les très jeunes enfants.
4. Tremblotte : s'écrit normalement tremblote.

Texte 4: Jules Laforgue, « La chanson du petit hypertrophique » Premiers poèmes.

Dans cette chanson écrite en langage populaire, le poète fait chanter un enfant atteint d'une maladie de cœur (hypertrophie signifie cœur trop gros ici) et qui va mourir comme sa mère parce qu'il n'a rien pour se soigner.

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort', m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laïre !
Ma pauv' mère;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

On rit d'moi dans les rues,
De mes min's incongrues
La-i-tou !
D'enfant saoul ;
Ah !Dieu ! C'est qu'à chaque pas
J'étouff', moi, je chancelle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Aussi, j'vais par les champs
Sangloter aux couchants,
La-ri-reste !
C'est bien bête.
Mais le soleil, j'sais pas,
M'semble un cœur qui ruisselle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Ah ! Si la p'tit' Gen'viève
Voulait d'mon cœur qui s'crève,
Pi-lou-i !
Ah, oui !
J'suis jaune et triste, hélas !
Elle est ros', gaie et belle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Non, tout l'monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
Tir-lan- laïre !
Et ma mère,
Et j'veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle...
Mon cœur bat, bat, bat, bat...
Dis, Maman, tu m'appelles ?

Les pauvres petits pleins de givre !
-Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au grillage, chantant des choses,
Entre les trous,

Mais bien bas,- comme une prière...
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

- Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,
- Et que leur linge blanc tremblotte
Au vent d'hiver...

1. Ravie : en extase, fait écho au titre du poème qui montre les enfants comme ébahis, stupéfaits.
2. Haillons : vêtements déchirés.
3. Linge : carré de coton dont on **emmaillote** les très jeunes enfants.
4. Tremblotte : s'écrit normalement tremblote.

Texte 4: Jules Laforgue, « La chanson du petit hypertrophique » Premiers poèmes.

Dans cette chanson écrite en langage populaire, le poète fait chanter un enfant atteint d'une maladie de cœur (hypertrophie signifie cœur trop gros ici) et qui va mourir comme sa mère parce qu'il n'a rien pour se soigner.

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort', m'a dit l' docteur,
Tir-lan-laïre !
Ma pauv' mère;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

On rit d'moi dans les rues,
De mes min's incongrues
La-i-tou !
D'enfant saoul ;
Ah !Dieu ! C'est qu'à chaque pas
J'étouff', moi, je chancelle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Aussi, j'vais par les champs
Sangloter aux couchants,
La-ri-reste !
C'est bien bête.
Mais le soleil, j'sais pas,
M'semble un cœur qui ruisselle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Ah ! Si la p'tit' Gen'viève
Voulait d'mon cœur qui s'crève,
Pi-lou-i !
Ah, oui !
J'suis jaune et triste, hélas !
Elle est ros', gaie et belle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Non, tout l'monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
Tir-lan- laïre !
Et ma mère,
Et j'veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle...
Mon cœur bat, bat, bat, bat...
Dis, Maman, tu m'appelles ?